

Saint-Sébastien (1813) **Blocus, sièges et destruction¹**

Jean-Marc Lafon
CRISES EA 4424, Montpellier III

Fait bien connu, la bataille de Vitoria (21 juin 1813) marqua l'effondrement du pouvoir jéséphin en Espagne. En revanche, le sort de l'ancienne Couronne d'Aragon s'avérait différent, puisque la Catalogne avait été annexée au Grand Empire le 26 juin 1812 et que le maréchal Suchet continuait d'y affronter, non sans succès, les forces espagnoles, anglaises et siciliennes. Désormais, les Français ne possédaient plus que trois places fortes dans le Nord-Ouest de la Péninsule : Santoña, Pampelune et Saint-Sébastien.

En plus de leur situation (littorale ou terrestre), ces dernières se différenciaient par l'état de leurs défenses. Depuis sa saisie par surprise en février 1808, Pampelune était une place de guerre, le principal appui des forces impériales en Navarre contre la guérilla des deux Mina ; et depuis mai/juin 1811 Santoña se mua en un « Gibraltar du Golfe de Gascogne », conformément aux désirs de l'Empereur². Par contre, Saint-Sébastien n'avait ni garnison, ni fortifications adéquates en juin 1813. Le matériel de guerre qui y était entreposé, de même que les réserves de vivres, avait été employé par les Français pour leurs opérations poliorcétiques antérieures à travers la Péninsule. Le commandant du Génie Pinot et le gouverneur lui-même, le général Rey, le signalèrent par divers rapports au ministère de la Guerre français³. Pourtant, cette ville fortifiée apparaissait comme un obstacle majeur aux troupes britanniques, si nous en croyons un officier d'un régiment d'élite, le 3^e *Guards*, généralement bien informé. Ce dernier écrivit ainsi à son père, le 3 juillet, que « c'était une place très forte ; Burgos n'était qu'une plaisanterie à côté »⁴.

Toujours est-il que ce fut le seul siège mis en œuvre par Wellington durant son offensive d'été décisive vers la frontière française : Santoña y Pampelune ne subirent qu'un blocus. En réalité, ce fut davantage une combinaison de blocus et de travaux de siège conformes aux normes de la poliorcétique héritée de Vauban⁵. Le dernier siège eut pour objectif les fortifications du Mont Orgullo, qui dominait la ville (31 août-9 septembre) et se réduisit à un bombardement aussi intense que dévastateur. Nous connaissons les détails de l'affaire grâce à deux récits approfondis, œuvres d'officiers du Génie « vétérans » des conflits napoléoniens, même si aucun des deux ne prit part à ce siège⁶. Avec les documents de

¹ Je remercie Jorge Planas Campos et Patrick Louvier pour leur apport documentaire.

² PALACIO RAMOS, Rafael, « El haz y el envés. La fortificación francesa de Santoña y Santander durante la Guerra de la Independencia », *Actas del III Congreso de Castellología ibérica*, A. Ruibal (coord.), Madrid, Diputación de Palencia, 2005, pp. 915-930.

³ Rapports de Pinot du 17 juin 1813 et du général Rey du 29 juin 1813 (cités par J.-V. BELMAS, *Journaux des sièges faits et soutenus par les Français dans la Péninsule, de 1807 à 1814*, Paris, Firmin-Didot, 1837, t. IV, pp. 660-661. Également cette déclaration du roi Joseph à Napoléon, dans sa lettre du 30 juin 1813 : « Je fais approvisionner et armer Saint-Sébastien qui n'était pas en état » (Vincent Haeghele (ed.), *Napoléon et Joseph. Correspondance intégrale 1784-1818*, Paris, Tallandier, 2007, p. 745).

⁴ AITCHISON, John, *An ensign in the Peninsular War. The letters of...*, édition de W. F. K. Thompson, London, Michael Joseph Ltd, 1994 (primera edición 1981), pp. 250-251.

⁵ LAFON, Jean-Marc, « La poliorcética napoleónica durante la Guerra de la Independencia y los sitios de Cataluña », *Cuadernos del Bicentenario*, 7, 2009, pp. 121-141.

⁶ JONES, John Thomas, *Journal of Sieges carried on by the Army under the Duke of Wellington in Spain between the years 1811 and 1814*, Whitehall, Military Library, 1827 (première édition 1814), t. II, pp. 11-98; BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, op. cit., t. IV, pp. 581-749. John Thomas Jones (1783-1843) intégra l'Académie militaire de Woolwich en 1797, pour devenir lieutenant en second en 1798, lieutenant en 1800 et capitaine en

l'époque inclus en annexe (lettres, rapports, registres d'effectifs et de matériel...), ils constituaient néanmoins une véritable source.

Or, la cité basque ne constituait pas une base logistique adéquate, dans ce contexte, pour les forces alliées. En 1789, un voyageur français décrit son port comme « très étroit, formé par des jetées pour quinze ou vingt bâtiments, qui y sont rangés comme dans des tiroirs »⁷. Un autre témoignage de 1859 le considérait toujours « très petit », malgré les travaux d'agrandissement en cours⁸. En outre, le port de Pasajes (avec son église convertie en poudrière et dépôt de munitions), situé à seulement trois kilomètres à l'est, eut un rôle important en accueillant l'énorme logistique nécessitée par les sièges : sans compter l'artillerie lourde, on y débarqua jusqu'à 1 169 tonnes de poudre et de munitions durant les deux sièges subis par la place⁹. Du reste, Bilbao remplit ce rôle durant plus de huit mois, face à la résistance acharnée du général Thouvenot à Bayonne¹⁰.

Par conséquent, la motivation essentielle de Wellington, face à la menace potentielle que représentait Saint-Sébastien fut stratégique, par sa proximité de la route royale vers Bayonne, sa principale ligne de communication¹¹. Il devait donc s'en emparer en toute hâte, dans un contexte critique sur le plan militaire – le remplacement de l'incapable Joseph Napoléon par Soult à la tête de l'Armée d'Espagne et des Pyrénées, depuis le 1^{er} juillet¹² – comme sur le plan politique – incertitudes anglaises sur le sort de la coalition antinapoléonienne en Allemagne, suite à la trêve décidée entre les belligérants su 3 juin au 18 juillet, et double jeu de l'Autriche –. Après les divers sièges développés en 1812 – Ciudad Rodrigo, Badajoz, forts de Salamanca et le château de Burgos –, l'impéritie de l'armée britannique en la matière était manifeste, même si elle avait reçu plusieurs officiers du Génie à la fin de l'année. On ne peut dès lors sous-évaluer une certaine pression psychologique, chez Wellington comme dans son armée, face au souvenir traumatique de l'échec devant Burgos durant l'automne précédent, de l'humiliante retraite jusqu'au Portugal et de la crise qui s'ensuivit avec la Régence libérale¹³. On perçoit bien ce sentiment dans la citation *supra* de John Aitchison.

Les enjeux ainsi présentés, j'ébaucherai une comparaison des forces confrontées, françaises et anglo-portugaises, puisque les Espagnols ne furent présents qu'au tout début du premier blocus, jusqu'au 13 juillet. J'aborderai ensuite le récit synthétique du « siège » pour terminer par l'analyse du sac et de la destruction de la ville.

1805. Il dirigea le siège de Scylla (Calabre, 1806) et prit part à la conception des lignes de Torres Vedras et aux sièges de Ciudad Rodrigo, Badajoz y Burgos. Jacques-Vital Belmas (1792-1864) sortit de l'École du Génie de Metz en 1812, fut lieutenant dans l'Armée d'Italie en 1813-1814, capitaine en 1816, aide de camp du fameux lieutenant-général Rogniat en 1822, et colonel au terme de sa carrière militaire, SHD-DAT, 3Yf 87272 et A[rchives] N[ationales], Archives de la Légion d'honneur, dossier 174/7.

⁷ Bourgoing, cité par BENNASSAR, Bartolomé & Lucile, *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècles*, Paris, R. Laffont, 1998, p. 151.

⁸ FEE, Antoine Laurent Apollinaire, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle 1809-1859*, Paris/Strasbourg, Berger/Levrault, 1861, p. 14.

⁹ TIMBERS, K. A., « Siege artillery in the Peninsular War », *Militaria, revista de cultura military*, n° 7 (1995), p. 234.

¹⁰ SÁNCHEZ ARRESEIGOR, J. J., *Vascos contra Napoleón*, Madrid, Editorial Actas, 2010, p. 324.

¹¹ GLOVER, Michael, *Wellington's Peninsular Victories*, Gloucestershire, The Windrush Press, coll. Great Battles, 1996 (première édition 1963), p. 113.

¹² « La réputation militaire de ce général [Soult] inspirait de la confiance aux troupes, en ranimant les courages » (BONNART, Médard, *Souvenirs d'un capitaine de gendarmerie (1775-1828)*, édition de Edouard Ebel & Gildas Lepetit, Maisons-Alfort, Service historique de la Gendarmerie nationale, 2004 (première édition 1828), p. 481).

¹³ ESDAILE, Charles J., « Otoño en Castilla la Vieja: la campaña de Burgos y las relaciones hispano-británicas », en Cristina Borreguero Beltrán (Coord.), *La Guerra de la Independencia en el Mosaico Peninsular*, Universidad de Burgos, 2010, pp. 587-605.

1. Les forces aux prises à Saint-Sébastien

Saint-Sébastien à l'été 1813, "une place très forte"?

L'emplacement péninsulaire de la ville basque offrait des avantages évidents, avec un seul front d'attaque, mais aussi la difficulté pour la garnison de flanquer ses positions défensives, alors que les assiégeants pouvaient procéder à des tirs convergents¹⁴. De fait, la place était dominée au Sud (colline de San Bartolomé) et à l'Est (Mont Olía) par deux hauteurs depuis lesquelles l'artillerie lourde de l'époque pouvait atteindre la ville comme son château. Les Français durent établir des postes avancés – couvent de San Bartolomé, avec une pièce légère dans le clocher et une demi-lune dans le cimetière adjacent, redoute Rondeau,... - pour ralentir les opérations de siège. Depuis le Mont Olía, en particulier, on pouvait observer tous les mouvements et préparatifs des assiégés¹⁵. De plus, la muraille orientale, bordée par le fleuve Urumea, était accessible pendant plusieurs heures, à mer basse. Un dernier désavantage pour les défenseurs était l'absence d'eau dans la péninsule, une fois l'aqueduc coupé : ils ne disposeraient alors que de quelques puits, la plupart saumâtres¹⁶, et de deux citernes dans le château de la Mota.

De leur côté, les attaquants étaient confrontés à deux problèmes majeurs dans leurs travaux de sape : l'absence de protections naturelles pour leurs pièces lourdes, puisque l'Urumea était guéable, et la grande distance jusqu'à l'objectif, qui supposait une consommation élevée de poudre¹⁷.

Les fortifications de la ville dataient, pour leur majeure part, des XVI^e et XVII^e siècles¹⁸, ne comptant que peu de modifications postérieures. Au sud, le front de Terre était le plus fort, doté de ravelins, d'ouvrages à cornes, de bastions et d'une tour centrale pourvue de batteries casematées¹⁹. En revanche, la muraille orientale (ou de la Zurriola) manquait de flanquements sur presque toute sa longueur. Même si elle avait été le point d'attaque du siège français de 1719, imité par les Anglais, on n'y avait pas apporté d'améliorations. Le Mont Orgullo, d'accès difficile, dominait les alentours de la ville de ses 120 mètres. Ses défenses, le château de la Mota et cinq batteries, n'étaient plus adaptées aux progrès enregistrés par l'artillerie au cours du XVIII^e siècle, notamment par les obusiers et les mortiers. Enfin, il n'y avait là presque aucun refuge à l'épreuve des bombes, pour les hommes, les équipements et les vivres.

Le changement d'avis d'un témoin britannique le 13 juillet, au début du premier siège, peut donc paraître révélateur : avec l'arrivée par mer du premier train de siège, il jugeait désormais la prise de la ville très facile, et le château condamné ensuite à une prompt reddition²⁰. De fait, il aurait dû en être ainsi, si les opérations de siège avaient été développées avec intelligence.

La garnison française

La garnison française comptait plusieurs faiblesses: elle était clairement insuffisante, environ trois mille hommes alors qu'il aurait fallu le double, outre la nécessité de gérer le flux

¹⁴ VIOLLET-LE-DUC, Eugène Emmanuel, *Histoire d'une forteresse*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1978 (première édition 1874), pp. 287-289.

¹⁵ JONES, J. Th., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 32.

¹⁶ BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 393.

¹⁷ TIMBERS, K. A., « Siege artillery... », *op. cit.*, p. 233.

¹⁸ DUCERE, Édouard, « Le siège de Saint-Sébastien 1813 », *Bulletin de la Société des Sciences, lettres et arts de Pau*, n° 25 (1895-1896), pp. 2-3.

¹⁹ On peut trouver une description détaillée du complexe fortifié de Saint-Sébastien, avec des dessins contemporains et des photographies de son état, à la fin du XIX^e siècle comme aujourd'hui dans GUIRAO LARRAÑAGA, Ramón, *San Sebastián 1813*, Madrid, Almena, coll. Guerreros y Batallas, 2011, pp. 6-14.

²⁰ AITCHISON, J., *An ensign in the Peninsular War...*, *op. cit.*, p. 255.

des réfugiés *josefinos* et de contrôler la population, même désarmée, et les prisonniers (jusqu'à 298). C'étaient des unités mêlées, des bataillons de provenance diverse, avec un certain nombre de paramilitaires (autour de 250 chasseurs des montagnes²¹), de dispersés et de traînards, fruit de la retraite impériale, de sorte que le gouverneur voulut leur donner une même affectation durant l'ensemble du siège, pour développer leur esprit de corps²². Et il faut bien reconnaître que presque jusqu'à la fin ils affichèrent un moral très élevé. Les défenseurs réalisèrent avec succès de nombreuses sorties nocturnes afin de se procurer des renseignements et gêner les travaux des assiégeants. Lors des assauts, ils se stimulaient mutuellement en criant: « Ils n'entreront pas ! »²³.

En outre, elle manquait de sapeurs, d'officiers du Génie et surtout de canonniers. Rey dut employer une centaine de fantassins au service de l'artillerie, également déficiente : 75 bouches à feu en service, dont deux tiers en bronze, très sensibles à l'usure résultant d'un emploi intensif. Dans leur majorité, il s'agissait de pièces de campagne (57,3%) de petit calibre, avec seulement 23 pièces lourdes (de 24 et 16) et 9 mortiers et obusiers (12%), les plus utiles pour démonter les batteries ennemies et repousser les assauts²⁴. La dotation de poudre et de bombes était également insuffisante, de sorte que les Français durent les rationner, au détriment de l'efficacité du tir de leurs obus²⁵.

D'autre part, jusqu'à la prise de l'île de Santa Clara le 27 août, l'escadre anglaise ne réussit pas à empêcher l'arrivée nocturne de renforts et de matériel depuis Socoa et Saint-Jean-de-Luz, à bord des forces légères du capitaine de frégate Depoge. En plus d'apporter des outils, des médicaments, quelques munitions..., ce contact permanent avec la France obtint un bon effet sur la garnison, attesté par la célébration de la Saint-Napoléon, le 15 août. Les officiers tinrent un grand rôle : le général Rey possédait déjà une expérience en matière de sièges, par sa participation à ceux de Saragosse et de Tarragone ; il gagna alors une grande réputation en sachant galvaniser le moral des défenseurs. Presque tous gagnèrent des décorations de la *Légion d'honneur* pour leur comportement durant le siège²⁶. Cependant, il faut aussi mentionner l'effet dissuasif du décret impérial du 24 décembre 1811, qui imposait une résistance à outrance des places fortes, au lieu des conventions modérées du XVIII^e siècle²⁷.

La force assiégeante anglo-portugaise

Elle comptait initialement entre 9 et 10 000 hommes (5^e Division d'infanterie britannique, brigades portugaises Bradford et Wilson) sous les ordres du lieutenant-général Thomas Graham de Balgowan. Quoique « imbécile et indécis » selon Aitchison²⁸, celui-ci eut

²¹ Il s'agissait d'un mélange de volontaires, de supplétifs préfectoraux et de réfractaires – ces derniers très nombreux dans le Sud-ouest de la France – recrutés dans les départements frontaliers, « officiellement » pour la défense des Pyrénées (SARRAMON, J., *Napoléon et les Pyrénées. Les chasseurs de montagne et la couverture des Pyrénées (1808-1814)*, Selgues, Le Léopard, 1992).

²² BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, op. cit., t. IV, p. 651.

²³ *Ibidem*, p. 638.

²⁴ Registre de l'armement de la place de Saint-Sébastien, le 28 juin 1813 (BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, op. cit., t. IV: 663).

²⁵ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, op. cit., t. I, p. 30.

²⁶ Parmi eux le chef de bataillon François Théodore Brion (1768-1833), responsable de l'artillerie de la place, AN, Légion d'honneur, dossier 367/8; le commandant du Génie Charles Antoine Pinot (1779-1852), *Ibid.*, dossier 2167/59, le lieutenant du Génie Albert Joseph Goblet (1795-1873), futur général belge, *Ibid.*, dossier 1157/67...

²⁷ Son article 111 responsabilisait le gouverneur, exposé à être fusillé s'il n'avait pas au moins repoussé un assaut sur la brèche du corps de la place. L'article 112 lui imposait de convoquer le conseil de défense (avec l'avis prééminent du gouverneur) avant la reddition, et le 114 soulignait qu'on procéderait à une enquête obligatoire sur son comportement.

²⁸ AITCHISON, J., *An ensign in the Peninsular War...*, op. cit., p. 254.

une idée novatrice qui permit le succès du second assaut, assez compromis. Ses chefs du génie et de l'artillerie, Richard Fletcher y Alexander Dickson, possédaient tous deux une véritable expérience poliorcétique²⁹.

Pendant le premier siège, les troupes alliées souffrirent d'une certaine improvisation et pénurie de moyens, mais lors du second elles profitèrent d'une supériorité aussi écrasante qu'inédite en matière de puissance de feu, puisque les assiégés avaient jusqu'alors l'avantage, comme en Catalogne³⁰. Avec trois trains de siège complets venus d'Angleterre³¹ et plusieurs autres pièces – y compris de marine débarquées –, elles atteignirent un total de 117. Les nouveaux canons de 24 en fer eurent alors un rôle marquant, du fait de leur portée accrue et de leur efficacité³². Ils reçurent aussi l'aide de deux compagnies de sapeurs, une anglaise et l'autre portugaise.

Quoique non décisif, l'appui de la petite escadre anglaise – la frégate *Surveillante*, une corvette, deux brigantins et une quinzaine de gabarres – fut précieux, par son blocus, même imparfait, du port et quelques missions qu'elle remplit au cours des sièges — cession de pièces et d'artilleurs, appui logistique pour la prise de l'île de Santa Clara, diversion face au Mont Orgullo durant le second assaut.....—.

Cependant, le plan d'attaque reproduisait les principes britanniques en matière de « poliorcétique » qui n'avaient guère à voir avec les méthodes scientifiques héritées de Vauban et de ses élèves³³ : impératifs de vitesse, bombardements massifs et assauts furieux à découvert, derrière des volontaires sacrifiés pour détruire les fourneaux de mine ennemis, ce qui entraînait généralement des pertes nombreuses³⁴. Il fut surtout mal conçu et plus mal appliqué, accroissant encore la boucherie, face à la résistance acharnée des assiégés.

2. Phases et péripéties du siège de Saint-Sébastien

Le premier blocus (28 juin /10 juillet)

Durant cette phase, les Français réalisèrent rapidement des préparatifs de défense: incendie des faubourgs de San Martín et Santa Catalina, destruction du pont de bois jeté sur l'Urumea, et fortification de campagne du couvent de San Bartolomé et de ses alentours. Ils reçurent également quelques renforts par mer (la garnison de Guetaria repliée et quelques détachements venus de France). De leur côté, les troupes espagnoles commandées par le colonel Ugartemendía coupèrent l'aqueduc, mais ne surent pas employer leurs pièces de manière satisfaisante et leur tentative pour s'emparer du couvent de San Bartolomé échoua. Elles décidèrent alors d'établir un blocus.

Progressivement, la situation évoluait en faveur des Anglais, avec l'arrivée d'une petite escadre destinée à fermer le port le 3 juillet, des troupes de Graham (détaillées *supra*) le 6, désormais chargées de s'emparer de la place, le départ des bataillons basques vers la frontière et, enfin, le transport de l'artillerie lourde (40 pièces) depuis le port de Pasajes, le 9.

²⁹ Fletcher conçut les lignes retranchées de Torres-Vedras puis dirigea les sièges victorieux de Ciudad Rodrigo et Badajoz; Dickson commanda l'artillerie portugaise et prit part aux sièges de 1812, avant de recevoir la direction de l'artillerie de l'armée anglo-portugaise (GUIRAO LARRAÑAGA, R., *San Sebastián 1813, op. cit.*, p. 21-22.

³⁰ LAFON, Jean-Marc, « La poliorcética napoleónica... », *op. cit.*, p. 133.

³¹ Dans le système britannique de l'époque (Bloomfield), chaque train de siège comptait 28 bouches à feu: 14 canons de 24, 6 obusiers de 8, 4 mortiers de 10 et 4 caronades de 68. TIMBERS, K. A., « Siege artillery... », *op. cit.*, p. 230.

³² *Ibidem*, p. 230.

³³ PERNOT, Jean-François, « Vauban, le siège devenu réglé ou l'économie des vies militaires », dans André Corvisier y Jean Jacquart (dir.), *Les malheurs de la guerre, I. De la guerre à l'ancienne à la guerre réglée*, Paris, Éditions du CTHS, 1996, pp. 247-264.

³⁴ ESCRIBANO BERNAL, Francisco, « Los sitios en la Península Ibérica (1808-1814): mucho más que mitos », *Revista de Historia Militar*, 2009, numero extraordinario 2, pp. 221 y 223.

Le major du Génie Charles F. Smith avait déjà ébauché le plan d'attaque qui, après son examen, recevrait l'approbation de Wellington le 12. Après la prise des hauteurs de San Bartolomé, l'action se focaliserait sur la Zurriola, conformément au siège de 1719, avec des batteries de brèche établies dans les Chofres. Il recommanda aussi l'emploi de feux verticaux, qui s'étaient révélé dévastateurs contre le Fort Bourbon (ou Desaix) à la Martinique, en février 1809³⁵. Mais Wellington voulut les réduire au minimum afin de protéger la population³⁶.

Le premier siège (du 11 au 25 juillet)

On procéda à un bombardement massif des positions de San Bartolomé, jusqu'à leur destruction presque totale, avec 2 998 projectiles³⁷. Elles furent âprement défendues, et enfin cédées le 17 juillet ; la redoute circulaire Rondeau fut prise durant la nuit du 19 au 20. Prendre les postes avancés français avait retardé les véritables travaux de siège de quinze jours³⁸. Ensuite, on construisit des batteries sur le Mont Olía (pour prendre à revers les défenses de la ville) ainsi que de brèche (Cf. Annexe I: plan des opérations de siège). La riposte française se concentra sur ces dernières, réussissant à détruire deux pièces de 24³⁹.

Mais la supériorité du feu britannique s'avéra écrasante, avec 3 500 boulets en quinze heures et demi⁴⁰, et elle finit par ouvrir deux brèches le 23 juillet, la première de 50 mètres, la seconde de 10 près du bastion de San Telmo. Rey rejeta l'offre de reddition. Comme la garnison s'efforçait de fortifier les maisons situées derrière, celles-ci furent également bombardées, et soixante-trois furent brûlées et détruites dans les rues de San Juan, San Lorenzo et Atocha⁴¹, jusqu'à ce que les habitants parviennent à éteindre l'incendie, le 27 juillet, au prix d'une douzaine de morts sous les bombes⁴². Toutefois, la virulence de l'incendie contraignit à reporter au 25 l'assaut initialement prévu pour le 24⁴³.

Wellington exigea avec insistance un assaut diurne, car il craignait une contre-offensive de la part de Soult pour l'obliger à lever le siège. Cette dernière se produisit, avec un objectif essentiellement politique, maintenir l'Autriche dans sa neutralité⁴⁴, mais près de Pampelune, le 25 juillet, et elle échoua à Sorauren⁴⁵. L'action semblait assez risquée, puisque le terrain était étroit et très difficile, les tranchées trop éloignées – jusqu'à 300 mètres de la grande brèche – ; enfin les défenses françaises (ouvrage à cornes, bastion de Santiago, tours de Amézqueta et des Hornos) n'avaient pas été totalement ruinées. L'assaut du 25 juillet se transforma en boucherie et fut repoussé. Les 2 000 assaillants subirent des pertes très élevées (près de 600, entre morts et blessés) et leur moral s'effondra. Confronté à la menace française et à l'épuisement des munitions, Wellington dut ordonner de réembarquer la majeure partie de l'artillerie, sauf deux canons de 24 et deux obusiers, à Pasajes, et de convertir le siège en un nouveau blocus.

³⁵ Les 28 mortiers et obusiers anglais permirent la prise du Fort Desaix en quinze jours, en démontant 98 de ses 113 pièces et en faisant sauter sa poudrière. Ducéré, « Le siège de Saint-Sébastien 1813 », *op. cit.*, p. 8.

³⁶ TIMBERS, K. A., « Siege artillery... », *op. cit.*, p. 230.

³⁷ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 24.

³⁸ GUIRAO LARRAÑAGA, R., *San Sebastián 1813*, *op. cit.*, p. 31.

³⁹ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 28.

⁴⁰ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 32; BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 617.

⁴¹ MURUGARREN ZAMORA, Luis, *1813 San Sebastián incendiada. Británicos y Portugueses*, San Sebastián, Instituto Dr. Camino, 1993, p. 200.

⁴² Témoignage du charpentier Fermín Artola, cité par MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, p. 259.

⁴³ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 35.

⁴⁴ SÁNCHEZ ARRESEIGOR, *Vascos contra Napoleón*, *op. cit.*, p. 346.

⁴⁵ GLOVER, Michael, *Wellington's Peninsular Victories*, *op. cit.*, pp. 115-116.

Le second blocus (26 juillet/21 août)

Profitant de la situation, les Français firent une sortie le 27, ils capturèrent près de 200 Portugais et détruisirent une partie des tranchées. Ils reçurent du matériel ainsi qu'une dizaine d'artilleurs et de médecins, grâce à quelques trincadoures venues de Socoa et de Saint-Jean-de-Luz. Mais la garnison était dorénavant réduite à 2 619 hommes et n'avait plus que 60 pièces en service⁴⁶. Elle se consacra principalement à retrancher la rue parallèle à la muraille de la Zurriola.

À partir du 19 août, de nouvelles pièces lourde arrivèrent à Pasajes, en provenance de Portsmouth, jusqu'à un total de 117, avec des munitions en abondance – plus de 100 000 projectiles – quelques renforts de troupe et, surtout, des sapeurs. On décida de suivre le même plan d'attaque, en dépit des conseils du lieutenant-colonel du Génie Burgoyne sur l'opportunité d'attaquer le Front de terre⁴⁷. La nouvelle et formidable puissance de feu serait utilisée au maximum afin de démanteler les défenses, en particulier les shrapnels, employés pour la première fois en Espagne. Ayant une portée de 1 kilomètre, ils s'avéraient bien supérieurs à la mitraille traditionnelle⁴⁸. De fait, ils obtinrent de bons résultats⁴⁹.

Le second siège (du 22 au 31 août)

Bientôt furent organisées de nouvelles batteries, tant sur les hauteurs de San Bartolomé que dans les dunes de Chofres. Dès la nuit du 25 août, un feu terrible commença : ce fut alors que l'on tira 60,8% des 70 831 projectiles envoyés sur la place forte⁵⁰. On peut le vérifier sur le Tableau 1 qui atteste l'emploi prioritaire des pièces de grand calibre ; il conviendrait aussi de signaler la détérioration accélérée des bouches à feu⁵¹, surtout si elles étaient en bronze (comme les obusiers), du fait de la dilatation de leurs lumières⁵². En infraction aux ordres de Wellington, la proportion de flux verticaux atteignit 20,23% des tirs, dépassant donc légèrement la moyenne des deux sièges (19,74%).

Tableau 1: La puissance du bombardement britannique durant le second siège

	Nombre	Type de munitions	Projectiles en réserve	Projectiles consommés	% consommés	Tirs moyens/pièce
Canons de 24	56	Boulets	40 138	28 017	69,80	533,7
		Mitraille	2 398	1 376	57,38	
		Shrapnels	9 199	496	5,39	
Canons de 18	14	Boulets	22 081	4 269	19,33	315,6
		Mitraille	1 200	-	-	
		Shrapnels	4 500	150	3,33	
Mortiers de 10	16	Obus	5 317	3 252	61,16	203,25
Obusiers de 8	18	Obus	6 624	4 930	74,42	181,73
Caronades de 68	12	Mitraille	900	-	-	
		Shrapnels	8 100	522	6,44	

⁴⁶ BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, op. cit., t., IV, p. 631.

⁴⁷ GUIRAO LARRAÑAGA, R., *San Sebastián 1813*, op. cit., p. 50-51.

⁴⁸ MEDINA AVILA, Carlos J., « La artillería en la Guerra de la Independencia », *Revista de Historia Militar*, numero extraordinario 2, 2009, p. 305.

⁴⁹ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, op. cit., t. II, p. 62; BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, op. cit., t., IV, p. 622.

⁵⁰ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, op. cit., t. II, p. 91.

⁵¹ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, op. cit., t. II, pp. 33 y 89; fait également mentionné par AITCHISON, J., *An ensign in the Peninsular War...*, op. cit., p. 263.

⁵² TIMBERS, K. A., « Siege artillery... », op. cit., p. 231.

Total de munitions	-	-	100 457	43 012	42,81	-
Poudre	-	Barils (90 livres)	7 555	3 481	46,07	

Source: Jones, 1827, II, 51 y 91. Elaboration personnelle.

La nuit du 24 août, l'ultime sortie de la garnison échoua. Durant celle du 27, deux cents soldats anglais à bord des chaloupes de la frégate *Surveillante* prirent l'île de Santa Clara, ne subissant que peu de pertes malgré son rivage escarpé. Dorénavant, le port de Saint-Sébastien resta bloqué et on établit une batterie supplémentaire dans l'île – deux pièces de 24 et un obusier – pour frapper le versant occidental du Mont Orgullo. Après cinq jours d'intense bombardement, la muraille de la Zurriola présentait une brèche immense, de plus de 200 mètres, entre l'ouvrage à cornes et la tour d'Amézqueta. Et les barricades des assiégées étaient systématiquement détruites sitôt élevées.

L'assaut décisif devait se produire le dernier jour d'août, autour de onze heures du matin, en profitant une fois encore de la marée basse. Il s'avérait urgent, face à la perspective d'une nouvelle contre-offensive de Soult – réclamée par des lettres pressantes du général Rey – pour libérer la place. La tentative échoua le jour même lors de la bataille de San Marcial⁵³. Si le plan retenu reproduisait le précédent, il supposait une complexité accrue, puisque trois colonnes devaient attaquer respectivement le bastion de Santiago, à demi démantelé, la grande brèche et la petite brèche, à l'extrémité nord de la muraille. L'assaut de cette dernière était confié à des volontaires portugais de la Brigade Bradford, après le passage à gué de l'Urumea. En outre, une diversion navale était prévue, avec un débarquement simulé à l'ouest du Mont Orgullo.

L'entreprise demeurait risquée, car elle impliquait l'intervention de toutes les réserves et la nécessité de triompher en quelques heures, avant la marée haute⁵⁴. Elle constitua dès lors un spectacle de choix pour des milliers de personnes, militaires comme civils, dotés ou non de longues-vues⁵⁵. Parmi les assistants, se trouvaient quelques-uns des habitants partis avant le siège, principalement des négociants⁵⁶.

Presque aussitôt éclata une mine française, désorganisant la tête de la principale colonne d'assaut. Deux heures durant se reproduisit le même massacre que la fois précédente, sous le feu nourri des défenseurs – chacun d'eux disposant de plusieurs fusils – et des obus tirés depuis le Mont Orgullo. Et cela, malgré le fait que les quelques canons français restés sur la courtine avaient été réduits au silence. Devant une telle résistance, le général Graham trouva une solution inédite : il ordonna à ses artilleurs de diriger leur feu au dessus des assaillants entassés au pied des brèches, de façon à décimer les défenseurs du parapet édifié en arrière⁵⁷. Ce nouveau bombardement, soutenu durant une vingtaine de minutes, s'avéra particulièrement efficace, en faisant sauter un dépôt de poudre français, les autres explosèrent en chaîne. « Cette explosion fut un spectacle aussi saisissant que magnifique. Son bruit fut le plus fort que j'aie entendu durant toute ma vie [...] Son effet fut tel que peut-être pendant une demie minute on ne tira pas un seul coup de feu d'un côté et d'autre », rapporta l'officier

⁵³ GLOVER, Michael, *Wellington's Peninsular Victories*, op. cit., pp. 121.

⁵⁴ DUCERÉ, É., « Le siège de Saint-Sébastien 1813 », op. cit., p. 35.

⁵⁵ AITCHISON, J., *An ensign in the Peninsular War...*, op. cit., p. 265 ; John H. Cooke cité par SANTACARA, C, *La Guerra de la Independencia vista por los británicos, 1808-1814*, Madrid, Antonio Machado Libros, 2005, pp. 675-676.

⁵⁶ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, op. cit., pp. 240, 242, 245, 250, 255, 264, 266, 272, 277 et 283.

⁵⁷ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, op. cit., t. II, p. 78; BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, op. cit., t. IV, p. 641.

subalterne Robert Gleig⁵⁸. La garnison, surprise, dut se retirer, et l'assaut triompha ainsi, quasiment *in extremis*.

Il n'y avait plus suffisamment d'hommes pour mener à bien une défense échelonnée de la ville, en dépit des nombreux obstacles déjà préparés dans les rues. La furie des assaillants leur permit de capturer quelques sept cents militaires impériaux, parmi lesquels de nombreux blessés abandonnés dans l'église de San Vicente. Les survivants – environ 1 300 officiers et soldats en état de combattre – se retirèrent en toute hâte sur le Mont Orgullo et dans le couvent proche de Santa Teresa, qui couvrait les accès de la forteresse.

Cependant, après être entrés dans la ville, les soldats alliés se consacrèrent à la mettre à sac et à molester ses habitants, durant quatre jours. Dès lors, ils ne purent capturer le général Rey⁵⁹ ; le château ne subit pas d'attaque immédiate, alors qu'il n'aurait pu y résister.

Le siège du Mont Orgullo (31 août/9 septembre)

À l'avance, Rey avait prévenu Soult : « Si nous sommes obligés de nous renfermer dans le fort, nous souffrirons beaucoup, car il ne s'y trouve pas un seul abri : toutes les troupes seront obligées de bivouaquer, sans pouvoir se couvrir, faute de terre, des feux de terre comme de mer »⁶⁰.

Avant même le début du second assaut, les obus britanniques avaient ruiné une partie des défenses du château de la Mota. Ses batteries s'avéraient très vulnérables car elles étaient en barbette, et elles ne disposaient plus que de quelques pièces en état de fonctionner. Il restait seulement 3 mortiers de 13 et 3 pièces de campagne du côté de la terre, et un obusier sans projectiles, 3 canons de 24 et un de 18 du côté de la mer⁶¹, soit 11 bouches à feu au lieu des 31 qui garnissaient initialement les fortifications du Mont Orgullo. Les munitions commençaient également à manquer. Si les Français disposaient de vivres pour vingt à vingt-cinq jours, l'eau potable manquerait avant. Du fait de l'exiguïté du château, on ne pouvait pas mettre les blessés à l'abri, de sorte que l'on disposa des prisonniers alliés, reconnaissables à leurs casaques rouges, autour de leur baraque, en guise de « boucliers humains ». Néanmoins, cette mesure échoua : 38 prisonniers périrent, victimes des obus anglais, le 2 septembre⁶².

Prendre le château de la Mota aurait nécessité un autre assaut, difficile et meurtrier, mais Graham se borna à le bombarder dès le premier septembre, depuis de nouvelles batteries établies dans l'ouvrage à cornes ou l'île de Santa Clara. Rey repoussa une nouvelle proposition de capitulation le lendemain. Mais la situation des assiégés ne cessait de se dégrader. Le 5 septembre, ils durent évacuer le couvent de Santa Teresa. Ce même jour, conformément à la récente procédure impériale⁶³, le conseil de défense, junta des principaux officiers, se réunit en conformité avec la nouvelle procédure impériale, et il recommanda la reddition ; pourtant, le gouverneur imposa une résistance à outrance.

Une fois leurs travaux achevés, le 8 septembre, les Anglais bombardèrent le Mont Orgullo avec 59 pièces Lourdes. En deux heures, ils obtinrent des résultats dévastateurs : la poudrière sauta, le magasin de vivres fut à moitié ruiné, et le donjon s'effondra⁶⁴. Il ne restait pas d'autre issue que la capitulation, elle fut signée dans l'après-midi. Le gouverneur écrivit

⁵⁸ Cité par SÁNCHEZ ARRESEIGOR, *Vascos contra Napoleón*, *op. cit.*, p. 348.

⁵⁹ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, pp. 189, 202.

⁶⁰ Lettre du général Rey a Soult du 27 août 1813 (citée par BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 710).

⁶¹ Rapport du chef de bataillon Brion au général Rey du 4 septembre 1813 (cité par BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 735).

⁶² BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 641.

⁶³ Voir la note 27.

⁶⁴ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 87.

au maréchal Soult : « Les généraux et officiers anglais disent hautement que c'est la résistance la plus opiniâtre qui se soit faite depuis le début de la guerre »⁶⁵.

Le 9 septembre, la garnison partit pour l'Angleterre. Même si elle obtint les honneurs de la guerre, elle restait prisonnière et ses effectifs avaient été quasiment divisés par deux : 71 officiers et 1306 hommes valides, 23 officiers et 458 soldats blessés⁶⁶.

3. La destruction de la ville: son ampleur et ses motivations

Sac, massacre et incendie commis par les vainqueurs

Si l'on se réfère au manifeste de la municipalité constitutionnelle, publié en janvier 1814 : alors fut perpétré « le sac le plus horrible et atroce dont on garde mémoire dans l'Europe civilisée ». À la fin septembre, un officier britannique confessa, après sa visite à la ville : « J'ai rarement vu un spectacle plus propre à susciter la tristesse : la plus belle cité d'Espagne et la plus régulièrement construite réduite à un amas de ruines fumantes, et ses pauvres habitants, dépouillés de tout, essayant de restaurer les quelques vestiges de leurs propriétés »⁶⁷. Vers la fin du mois suivant, des « fragments des squelettes gisaient encore, non enterrés », dans les rues selon un autre officier anglais, Edward Hawke Locker⁶⁸.

La version officielle britannique des événements fut précocement établie par Wellington lui-même. Il invoquait la nécessité militaire et la responsabilité des obus tirés depuis le Mont Orgullo par les Français dans l'incendie de Saint-Sébastien⁶⁹. Sans surprise, elle fut reproduite dans l'oeuvre classique consacrée aux sièges développés par l'Angleterre durant la Guerre de l'Indépendance⁷⁰, après une très brève évocation du désordre consécutif à l'assaut. En guise de réparations officielles, elle mentionna que le gouvernement anglais assumait la rénovation totale des fortifications de la place, menée à bien pendant trois mois après la paix générale, pour un coût de 12 000 £⁷¹.

Pourtant, la responsabilité française fut écartée tant par les 79 témoins interrogés par le juge Pablo Antonio de Arizpe en novembre 1813⁷² que par la municipalité constitutionnelle, de manière péremptoire, dans son Manifeste de janvier 1814. Les habitants évoquent seulement quelques coups de fusils venus du château⁷³. Nous avons déjà mentionné que la garnison n'avait plus guère de munitions pour ses pièces... En fait, il existait quelques précédents, quoique de gravité et de durée moindres, à l'issue des sièges de Ciudad Rodrigo et de Badajoz, durant le printemps de l'année passée. Selon le lieutenant-général Edward Cust : « Durant deux jours et deux nuits, Satan régna en triomphe à l'intérieur des murs de la ville [Badajoz] conquise »⁷⁴.

⁶⁵ Lettre de Rey à Soult du 7 septembre 1813 (citée par BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 741).

⁶⁶ BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, p. 746.

⁶⁷ AITCHISON, J., *An ensign in the Peninsular War...*, *op. cit.*, p. 267.

⁶⁸ Cité par SÁNCHEZ ARRESEIGOR, *Vascos contra Napoleón*, *op. cit.*, p. 303.

⁶⁹ FÉE, Antoine Laurent Apollinaire, *L'Espagne...*, *op. cit.*, p. 10; OFLADOR, Linsy, « El holocausto de San Sebastián en 1813 », <http://www.1808-1814.org/colabora/oflador.html>.

⁷⁰ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 82.

⁷¹ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 98.

⁷² *Copia auténtica de las informaciones recibidas ante los alcaldes constitucionales de esta ciudad y villas del Pasaje, Rentería, Tolosa y Zarauz en virtud de despachos del juez de primera instancia sobre la atroz conducta de las Topas británicas y portuguesas en esta Ciudad el 31 de agosto de 1813 y días sucesivos*, reproduite par Murugarren Zamora.

⁷³ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, pp. 230, 237, 351.

⁷⁴ Cité par CORCHADO PASCASIO, María Teresa, « La Guerra de la Independencia en los relatos de militares ingleses », dans Cristina BORREGUERO BELTRÁN (Coord.), *La Guerra de la Independencia en el Mosaico Peninsular*, Universidad de Burgos, 2010, p. 669.

À peine étaient-ils entrés dans la ville qu'ils avaient pour mission de libérer, qu'ils multiplièrent les exactions. Ils molestèrent la délégation de notables venus les accueillir. Sans plus tarder, ils volèrent l'argent et l'alcool des habitants, en choisissant quelques-uns afin qu'ils leur désignent les demeures des riches ainsi que les boutiques de vin et d'eau de vie. Ils commirent également des viols collectifs, sans tenir compte de l'âge de leurs victimes, qu'il s'agisse de fillettes de 10 ans ou de vieillards ayant dépassé la soixantaine, et devant leurs pères ou époux. Une telle pratique dépassait de beaucoup la simple satisfaction de pulsions sexuelles. Et si elle s'avérait presque habituelle parmi les Français lorsqu'ils triomphaient de la résistance - effective ou seulement symbolique, comme à Cordoue le 7 juin 1808 ou à Malaga le 5 février 1810 - d'une place forte espagnole⁷⁵, ici il s'agissait d'alliés que l'on devait « libérer »... Dans leur fureur, ils tuèrent de nombreux habitants sans défense, y compris des femmes et plusieurs enfants. Pour survivre, la plupart, surtout les femmes, durent se cacher dans les latrines ou se réfugier sur les toits.

La municipalité souligna le traitement différencié qui fut accordé aux membres de la garnison faits prisonniers, toujours en armes, dans les rues : ils reçurent « avec des démonstrations de bienveillance les soldats français pris les armes à la main » et « non seulement ils leur pardonnèrent, mais surtout ils embrassèrent nos ennemis communs qu'ils avaient capturés en armes ». Plusieurs des témoins l'avaient déjà signalé⁷⁶.

Bientôt le sac s'organisa, se poursuivant plusieurs jours. Des soldats désarmés arrivèrent, de même que des employés de l'administration et des cantinières depuis le campement d'Astigarraga et d'autres bivouacs proches, avec des mules pour porter leur butin, et jusqu'aux équipages des transports mouillés à Pasajes. Le produit des vols se vendit dans des enchères publiques qui eurent lieu même à proximité du quartier général allié. Enfin, à l'aube du 1^{er} septembre, ils mirent le feu à quelques maisons de la Grande rue, au centre de la ville, et ils dansèrent à la lueur des flammes⁷⁷. Les jours suivants, ils utilisèrent des amorces et des mèches soufrées pour mettre le feu aux rues de la Escotilla, de Juan de Bilbao et de Narrica, ainsi qu'à la Place Neuve. Entre-temps, le sac se poursuivait, virulent pendant sept jours, puis de façon intermittente jusqu'à la mi octobre. On sait, par exemple, que des équipages de bâtiments anglais (à l'instar du brick de guerre *Racer*) « récupérèrent » alors des caisses de sucre, des barres de fer, des ancres, des câbles et des chaloupes...⁷⁸ ; par ailleurs, les habitants en fuite étaient dépouillés de tous leurs biens quand ils sortaient de la ville.

En peu de jours, Saint-Sébastien fut dévastée. On détruisit la Mairie, le Consulat de Mer et 600 maisons particulières ; seules restèrent debout 36 maisons d'un côté de la rue Trinidad - aujourd'hui Rue du 31 août -. Elles étaient proches du château, et on avait prévu par avance de les utiliser comme casernes et défenses. Les églises de San Vicente et de Santa María, qui servaient alors d'hôpitaux, furent également préservées, ainsi que le couvent stratégique de Santa Teresa, grâce à l'intervention de 40 sapeurs anglais⁷⁹. Entre les maisons, les meubles, l'orfèvrerie sacrée de l'église de Santa María volée par les Portugais, les produits coloniaux des 45 entrepôts et les effets présents dans les 164 boutiques de la ville, on perdit plus de 102 millions de réaux, selon l'estimation de la municipalité constitutionnelle dans son évaluation des dommages⁸⁰.

⁷⁵ LAFON, Jean-Marc, « Les violences sexuelles en Espagne (1808-1814) : ce que révèlent les témoignages », *Bulletin Hispanique*, 108-2, 2006, pp. 555-575.

⁷⁶ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, pp. 180, 187, 204, 261, 299...

⁷⁷ *Manifiesto que el Ayuntamiento constitucional, Cabildo eclesiástico, ilustre Consulado y vecinos de la ciudad de San Sebastián, presentaron a la Nación, sobre la conducta de las tropas británicas y portuguesas en dicha plaza, el 31 de agosto y días siguientes*, 16 janvier 1814.

⁷⁸ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, pp. 244, 247, 267.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 224.

⁸⁰ OFLADOR, Linsy, « El holocausto de San Sebastián en 1813 », *op. cit.*

On ne connaît pas le nombre exact des défunts ; seules quelques-uns furent identifiés, comme les curés Domingo de Goicoechea y José Miguel de Mayora ou plusieurs chocolatiers (victimes de leur aisance), beaucoup restèrent anonymes ou disparurent dans leurs maisons en flammes, environ quatre cents selon le charpentier Domingo Aguirre⁸¹. Il semble qu'ils ne dépassèrent pas 1 200 pour l'ensemble du siège⁸², soit 15% de la population. Environ 1 500 familles restèrent pratiquement nues et sans aucun abri.

Comment expliquer une telle orgie de destructions, s'agissant d'alliés?

D'après un survivant, Antonio Fernando de Irigoyen, « Il n'existe pas de langue qui puisse expliquer les horreurs de cette nuit et les atrocités commises par les alliés à cette occasion et les jours suivants »⁸³. Pour un vétéran français, « Jamais, en Espagne, comme ennemis, nous n'avons rien fait d'aussi exorbitant que les Anglais comme alliés »⁸⁴. Bien sûr, l'affaire ne fut guère commentée dans la presse patriote, mais à partir de la fin septembre, quelques journaux de Cadix de tendance libérale l'imputèrent au désir de la « perfide Albion » de neutraliser la concurrence du prospère commerce basque⁸⁵, une accusation qui était à l'évidence infondée⁸⁶.

À en croire l'historien Juan José Sánchez Arreseigor, les choses paraissent claires : « Pour ces hommes [les soldats anglais, dont beaucoup avaient des antécédents criminels et qui méprisaient presque tous les Espagnols comme une « race inférieure »] le sac de Saint-Sébastien n'avait rien de spécial, de sorte qu'il n'impliquait pas de motivation spécifique. Ils voulaient du butin, de l'alcool et des femmes, et les circonstances favorisèrent leurs desseins. Un point, c'est tout »⁸⁷. Et il soulignait que Wellington n'avait pas le moindre intérêt dans un tel sac, erreur autant tactique (l'exposant au risque d'une contre-attaque victorieuse de la garnison) que stratégique (perte d'une base logistique de premier plan pour l'offensive finale contre la France) ; mais Bilbao remplit très bien cette fonction, comme nous l'avons signalé dans l'introduction. D'après lui, la résistance à l'intérieur de la ville favorisa la transition de l'assaut au sac⁸⁸, mais il n'en fut pas ainsi : selon les déclarations des survivants, les Français durent se retrancher en toute hâte dans le château.

Il est donc possible d'esquisser quelques motivations. Le siège d'une forteresse était toujours une tâche pénible et son assaut constituait une épreuve psychologique très dure, dans la mesure où il supposait d'affronter une mort presque certaine⁸⁹. Par là, il s'accompagnait de désirs de vengeance et de compensation ; j'ai pu le vérifier en analysant le sac de Castro Urdiales, à l'issue du dernier siège mené par les troupes napoléoniennes⁹⁰.

C'était particulièrement manifeste en l'occurrence, si l'on considère les pratiques britanniques en la matière, fort éloignées de la poliorkétique scientifiques et fondées sur la fureur et la masse des assaillants : on appelait « *The Forlorn Hope* » (les désespérés) les volontaires qui marchaient en tête des colonnes d'assaut. De fait, « Une fois qu'ils ont franchi les remparts, exaltés par la victoire, poussés par l'envie de boire, qui les rend fous, rien ne

⁸¹ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, op. cit., p. 234.

⁸² CANALES GILI, Esteban, « 1808-1814: démographie et guerre en Espagne », *Annales Historiques de la Révolution Française*, 336, 2004, p. 46.

⁸³ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, op. cit., p. 209.

⁸⁴ FEE, Antoine Laurent Apollinaire, *L'Espagne...*, op. cit., p. 11.

⁸⁵ OFLODOR, Linsy, « El holocausto de San Sebastián en 1813 », op. cit.

⁸⁶ SÁNCHEZ ARRESEIGOR, *Vascos contra Napoleón*, op. cit., p. 350.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 351.

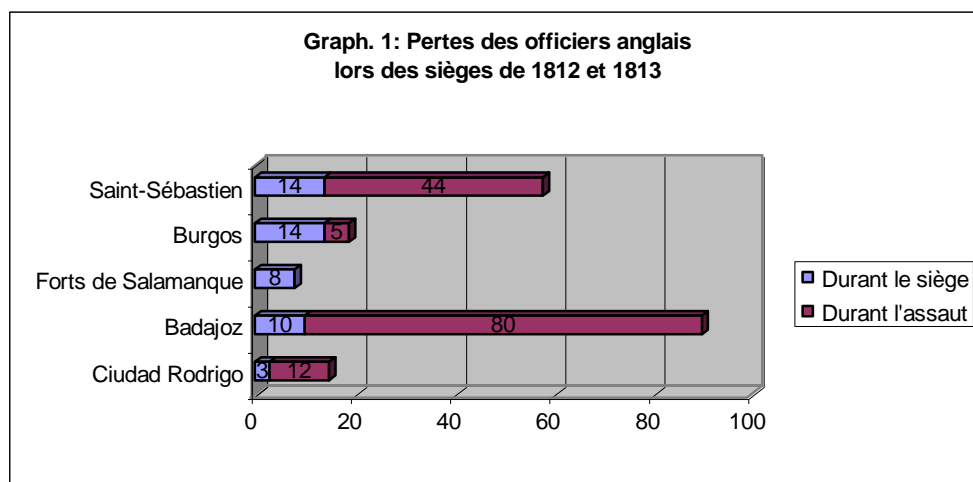
⁸⁸ *Ibid.*: 349.

⁸⁹ HERRERO PÉREZ, José Vicente, « La guerra de fortaleza en el periodo napoleónico (1796-1815) », *Revista de Historia Militar*, n° 91 (2001), pp. 129-158.

⁹⁰ LAFON, Jean-Marc, « Des violeurs et meurtriers ordinaires? Les officiers et soldats napoléoniens en Espagne. Analyse du sac de Castro Urdiales (Cantabrie, 11 mai 1813) », dans Natalie PETITEAU, Jean-Marc OLIVIER & Sylvie CAUCANAS (dir.) *Les Européens dans les guerres napoléoniennes*, Toulouse, Privat, 2012, p. 149-169.

peut les arrêter : ils sont littéralement fous et pratiquement inconscients de leurs actes dans cet état de surexcitation », selon l'avis du soldat Edward Costello⁹¹, évoquant le sac antérieur de Badajoz. En outre, les survivants recevaient des promotions et surtout la garantie de profiter de leur butin en toute impunité : on compta à peine quelques soldats châtiés à coups de fouet ou, surtout, à coups de plats de sabre sur la Vieille Place⁹². En définitive, les atrocités furent la conséquence directe du système anglais, comme l'avaient prévu quelques habitants qui préférèrent s'enfuir avant le siège.

Les pertes d'officiers jouèrent également, comme ce fut le cas à Castro Urdiales entre les Italiens de la division Palombini⁹³. Ces derniers avaient pour mission de canaliser la violence de leurs hommes, mais le second assaut se révéla dévastateur pour les officiers supérieurs : Fletcher, le chef des ingénieurs, y périt, les généraux Oswald et Leith furent blessés, de même que plusieurs colonels... Le graphique 1⁹⁴ souligne la boucherie que représenta l'assaut de Saint-Sébastien pour le corps des officiers britannique, entre morts et blessés mortellement ; son caractère létal fut seulement dépassé par celui de Badajoz.



Mais si l'on lit avec attention les récits des survivants, on s'aperçoit que bien peu d'officiers s'opposèrent aux viols⁹⁵ et quasiment aucun aux larcins. Bien au contraire, plusieurs organisèrent le sac à leur profit, voire se livrèrent au pillage⁹⁶, prirent part aux viols⁹⁷ ou mirent le feu à différentes maisons⁹⁸...

On peut aussi avancer quelques motifs plus concrets. Entre le 1^{er} octobre 1812 et le 24 juin 1813, un officier de la Gendarmerie d'Espagne, Médard Bonnart, avait résidé à Saint-Sébastien où il s'occupait de tâches administratives. Ses mémoires détaillées montrent une certaine proximité entre la garnison française et les élites urbaines, qui se traduit par plusieurs fêtes partagées, pour célébrer la venue du général Caffarelli en novembre 1812, ou

⁹¹ Cité par CORCHADO PASCASIO, María Teresa, « La Guerra de la Independencia... », *op. cit.*, p. 668.

⁹² MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, pp. 172, 181, 233, 331 et 335.

⁹³ LAFON, Jean-Marc, « Des violeurs et meurtriers ordinaires?... », *op. cit.*, p. 160-161.

⁹⁴ Élaboration personnelle, effectuée à partir des données de *British army officer casualties*, www.napoleon.guide.com/medical_ukofficers4htm (listes nominatives provenant de Ch. Oman & J. A. Hall, *A History of the Peninsular War, 1902-1903*, vol. VII).

⁹⁵ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, pp. 180, 193.

⁹⁶ *Ibid.*, pp. 175-176, 222, 231 et 287.

⁹⁷ *Ibid.*, pp. 174, 204, 222, 258 et 347.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 280 et 325.

au motif du Carnaval, début 1813⁹⁹. Elles mentionnaient aussi, néanmoins, la joie populaire devant les nouvelles de Russie¹⁰⁰.

Parmi les « profiteurs » de la conjoncture guerrière, figuraient sans doute les marchands et les négociants, écartés de longue date du pouvoir politique et social par l'oligarchie des propriétaires ruraux, et particulièrement concentrés dans les ports, Bilbao et Saint-Sébastien en premier lieu¹⁰¹. De fait, ce furent les premiers à bénéficier de l'abolition du système douanier des *Fueros* par les décrets napoléoniens de Chamartín, ainsi que de l'essor sensible des exportations de fer basque vers l'Empire¹⁰².

Une telle situation n'était pas inédite dans la Péninsule, loin de là¹⁰³, malgré les affirmations sur « la belligérance universelle » provoquée par le conflit. Mais elle se révélait particulièrement risquée ici, en réveillant les vieilles accusations de trahison liées à la reddition de Saint-Sébastien aux forces révolutionnaires françaises, en août 1794. Parmi les récits des 79 témoins, on rencontre différents détails qui attestent des soupçons de collaboration attribuée aux habitants de la ville, et qui purent « justifier » leur triste sort aux yeux des alliés. Et de fait, il semble difficile de nier le caractère prémédité et méthodique de l'incendie de Saint-Sébastien.

Je me bornerai à en mentionner quelques-uns. Plusieurs des témoins, qu'ils soient ou non de condition bourgeoise et qu'ils aient quitté ou non la ville assiégée, rapportèrent un prétendu ordre du général Castaños qui exigeait l'incendie de Saint-Sébastien et la massacre de sa population¹⁰⁴. Selon eux, une telle rumeur avait déjà été diffusée par des prisonniers portugais au terme du premier siège ; quelques habitants inquiets demandèrent alors des éclaircissements à Wellington et reçurent une réponse apaisante de la part du général Miguel Ricardo de Álava¹⁰⁵. L'un d'eux relata une anecdote particulièrement révélatrice, en mentionnant qu'il avait entendu alors à Zubieta, parmi les officiers et les soldats alliés, « le bobard selon lequel durant l'assaut [celui du 25 juillet] même les femmes avaient pris part à la défense, en leur jetant de l'eau bouillante »¹⁰⁶. Peut-être était-ce une excuse à leur échec, mais cela pourrait également expliquer les viols indiscriminés et généralisés, puisqu'on connaît des cas similaires, comme à Bazeilles durant la guerre franco-prussienne de 1870-1871¹⁰⁷. C'était à la fois le châtement de leur résistance et l'affirmation de leur conquête par la possession du corps féminin.

De même, on peut évoquer des attitudes et des paroles clairement méprisantes envers les habitants de Saint-Sébastien. Alors qu'il se lamentait devant un officier, l'orfèvre Tomás de Brevilla fut ainsi traité d'*afrancesado*¹⁰⁸. Pour sa part, le prêtre José Ramón de Echenique se rappela la réponse, quelque peu cynique, que lui fit un colonel britannique : « Vous vous êtes fort bien arrangés et entendus avec les Français. Vous dites que le Français est méchant, mais l'Anglais bien pire ; eh bien, goûtez à présent de l'Anglais »¹⁰⁹. Enfin, un négociant, demeuré hors de la ville durant le siège, évoqua la véritable haine qui existait entre les troupes

⁹⁹ BONNART, M., *Souvenirs...*, op. cit., pp. 447-448, 452.

¹⁰⁰ *Ibidem*, p. 449.

¹⁰¹ SÁNCHEZ ARRESEIGOR, *Vascos contre Napoleón*, op. cit., pp. 26, 30 et 154.

¹⁰² *Ibid.*, pp. 391-392.

¹⁰³ LAFON, Jean-Marc, *L'Andalousie et Napoléon. Contre-insurrection, collaboration et résistance dans le midi de l'Espagne (1808-1812)*, Paris, Nouveau Monde Éditions/Fondation Napoléon, 2007, pp. 135-136 et 537.

¹⁰⁴ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, op. cit., pp. 184, 187, 195-196, 200, 229, 232, 265, 275.

¹⁰⁵ SÁNCHEZ ARRESEIGOR, *Vascos contra Napoleón*, op. cit., pp. 346-347.

¹⁰⁶ Témoignage de D. Santiago de Zatarain (Murugarren Zamora, 1993: 275).

¹⁰⁷ ROYNETTE, Odile, « Le village de la mort. Les "atrocités allemandes" en 1870 », dans Anne-Emmanuelle Demartini & Dominique Kalifa (dir.), *Imaginaire et sensibilités au XIX^e siècle. Études pour Alain Corbin*, Paris, Créaphis, 2005, p. 266.

¹⁰⁸ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, op. cit., p. 261.

¹⁰⁹ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, op. cit., p. 194.

alliées contre ses habitants¹¹⁰. S'agissait-il seulement, pour les soldats alliés, d'alibis ou de prétextes à leur comportement ? Je ne le pense pas.

Conclusion

Saint-Sébastien fut l'avant-dernier siège soutenu par les Français en Espagne. Le dernier serait celui du château aragonais de Monzón par les troupes de Francisco Espoz y Mina, et les autres places toujours entre leurs mains ne subiraient que des blocus. Néanmoins, Monzón n'avait pas la même valeur stratégique et sa vaillante garnison atteignait à peine une centaine d'hommes, de sorte que Saint-Sébastien fut la scène de la dernière confrontation défensive d'envergure dans la Péninsule.

La Guerre d'Indépendance fut un conflit où la poliorcétique joua un rôle inédit dans le cadre général de la guerre-éclair napoléonienne. Elle compta 25 sièges conformes à la définition scientifique du terme¹¹¹ et seuls 8 des 72 mois qu'elle se prolongea (soit 11,11%) s'écoulèrent sans opérations de ce type¹¹². On peut même soutenir que les sièges représentent un indice crucial de la suprématie de l'un des belligérants, autour du tournant du printemps 1812. Jusqu'à ce moment, de fait, « La stupidité des généraux espagnols lui avait permis [dit l'auteur à propos de Suchet, mais on pourrait généraliser son affirmation] d'employer le meilleur de l'armée impériale : l'expérience tactique en rase campagne et la poliorcétique »¹¹³.

Ce siège, toutefois, comportait plusieurs particularités. En juin 1813, la ville basque n'était pas en état d'opposer une résistance sérieuse à des assiégeants exaltés par une victoire aussi récente qu'écrasante, en plus d'être nombreux et bien équipés. Elle manquait d'hommes, de matériel (en particulier de canons et de munitions) et de fortifications adéquates, de sorte que la défense fut largement improvisée. Pourtant, elle résista durant 73 jours au bombardement et aux assauts alliés, alors que normalement ils auraient dû la prendre en une vingtaine de jours¹¹⁴, ou même dix¹¹⁵. En outre, sa conquête entraîna des pertes très élevées pour l'armée assiégeante : 3 780, entre morts, blessés et disparus¹¹⁶, bien que le général Graham lui-même en ait confessé 5 069 survenues entre le 26 juin et le 1^{er} septembre¹¹⁷.

La virulente résistance française expliquait cette situation, ainsi que l'impéritie anglaise s'agissant de poliorcétique. Celle-ci fut reconnue par l'ingénieur Jones, qui s'appuya sur une sentence de Vauban pour établir son jugement sur ce point : « La précipitation dans les sièges n'avance pas la prise des places fortes, elle la retarde souvent, et elle ensanglante toujours la scène »¹¹⁸. Il est certain que Wellington était alors obsédé par des problèmes militaires (la prévisible contre-offensive de l'Armée d'Espagne et des Pyrénées, désormais sous les ordres de Sout) et politiques (incertitudes sur le sort de la coalition antinapoléonienne en Allemagne, relations agitées avec une Régence aux tendances libérales). Mais devant Saint-Sébastien, les erreurs se multiplièrent à l'envi. Et tous eurent leur part de responsabilité dans cette situation : Wellington lui-même sous-estima la combativité de la garnison (comme à Burgos), Graham pour son manque de décision (déjà notable durant la bataille de Vitoria), les ingénieurs anglais en persistant à employer des méthodes inadéquates pendant les deux sièges, et même la marine britannique, incapable de bloquer le port jusqu'à

¹¹⁰ MURUGARREN ZAMORA, L., *1813 San Sebastián incendiada...*, *op. cit.*, p. 251.

¹¹¹ LAFON, Jean-Marc, « La poliorcética napoleónica... », *op. cit.*, p. 126.

¹¹² ESCRIBANO BERNAL, F., « Los sitios en la Península Ibérica... », *op. cit.*, p. 210.

¹¹³ COLSON, Bruno, *Le général Rogiat, ingénieur et critique de Napoléon*, Paris, Economica, 2006, p. 293.

¹¹⁴ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 97.

¹¹⁵ BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, pp. 650-651.

¹¹⁶ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 89.

¹¹⁷ Rapport de Graham à Wellington du 15 septembre 1813 (cité par BELMAS, J.-V., *Journaux des sièges...*, *op. cit.*, t. IV, pp. 728).

¹¹⁸ JONES, J. TH., *Journal of Sieges...*, *op. cit.*, t. II, p. 97.

la fin du siège, sans doute parce que ses capitaines s'intéressaient davantage aux riches « prises » nord-américaines...

L'ultime spécificité de l'événement fut de convertir une libération tant espérée par les habitants de Saint-Sébastien en dévastation systématique de leur ville, mauvais traitements, voire massacre partiel à partir du 31 août. Par une ironie supplémentaire de l'Histoire, le sac coïncida avec l'échec de la dernière offensive française, lors de la bataille de San Marcial.

Contrairement à l'opinion de Juan José Sánchez Arreseigor, premier historien à proposer une évocation d'ensemble du Pays Basque confronté à Napoléon, je crois qu'on ne peut parler ici d'un simple sac. Certes, il s'agissait d'un phénomène « traditionnel » depuis les débuts de l'époque moderne jusqu'à la fin du XIX^e siècle (et l'apparition des conventions internationales sur le traitement des populations civiles par les belligérants, qui ne furent pas toujours respectées). Mais il était de moins en moins admis durant le XVIII^e siècle, suite aux progrès, ici convergents, de la limitation étatique de la violence, d'un processus de civilisation des élites et de l'essor du droit des gens. En outre, le sac de Saint-Sébastien semble trop systématique et accompli. Il faudrait remonter au cas de Magdebourg en mai 1631, lors de la terrible Guerre (religieuse) de Trente Ans qui ensanglanta l'Europe centrale, pour découvrir une cité dévastée et détruite dans des circonstances similaires.

Il n'est pas davantage pertinent de l'interpréter, simplement, comme une flambée de violence exacerbée par les conditions extrêmes d'assaut britanniques : les scènes antérieures de Ciudad Rodrigo et de Badajoz furent à la fois moins prolongées et de moindre gravité. Il faut plutôt y voir l'expression d'un véritable désir de destruction. Celui-ci fut sans doute prémédité, châtement d'un prétendu « collaborationnisme » de l'ensemble des habitants, au-delà des seuls notables probablement compromis avec l'occupant.

Mais nous abordons ici un rivage toujours méconnu de la Guerre d'Indépendance espagnole, en dépit de l'indéniable renouvellement historiographique produit par le Bicentenaire : les violences de guerre extrêmes¹¹⁹, dans le cadre général de la transition d'une guerre dynastique et limitée à une guerre *totale*, née avec la Révolution française depuis le printemps de 1792...

Abréviations :

AN : Archives Nationales (Paris)

SHD-DAT : Service historique de la Défense, Département Armée de Terre (Vincennes)

¹¹⁹ Cf. LAFON, « Des violeurs et meurtriers ordinaires ?.... », *op. cit.*, p. 169 pour une ébauche bibliographique sur ce point.

Bibliographie

Sources

Manifiesto que el Ayuntamiento constitucional, Cabildo eclesiástico, ilustre Consulado y vecinos de la ciudad de San Sebastián, presentaron a la Nación, sobre la conducta de las tropas británicas y portuguesas en dicha plaza, el 31 de agosto y días siguientes, 16 janvier 1814.

AITCHISON, John, *An ensign in the Peninsular War. The letters of...*, édition de W. F. K. Thompson, London, Michael Joseph Ltd, 1994 (première édition 1981).

BELMAS, Jacques-Vital, *Journaux des sièges faits et soutenus par les Français dans la péninsule, de 1807 à 1814*, Paris, Firmin-Didot, 1836-1837, 4 vol.

BENASSAR, Bartolomé & Lucile, *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècles*, Paris, R. Laffont, coll. Bouquins, 1998.

BONNART, Médard, *Souvenirs d'un capitaine de gendarmerie (1775-1828)*, édition de Edouard Ebel & Gildas Lepetit, Maisons-Alfort, Service historique de la Gendarmerie nationale, 2004 (première édition 1828).

FEE, Antoine Laurent Apollinaire, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle 1809-1859*, Paris/Strasbourg, Berger-Levrault, 1861.

HAEGELE, Vincent (ed.), *Napoléon et Joseph. Correspondance intégrale 1784-1818*, Paris, Tallandier, 2007.

JONES, John Thomas, *Journal of Sieges carried on by the Army under the Duke of Wellington in Spain between the years 1811 and 1814*, Whitehall, Military Library, 1827 (première édition 1814).

MURUGARREN ZAMORA, Luis, *1813 San Sebastián incendiada. Británicos y Portugueses*, San Sebastián, Instituto Dr. Camino, 1993.

SANTACARA, Carlos, *La Guerra de la Independencia vista por los británicos, 1808-1814*, Madrid, Antonio Machado Libros, 2005.

Études:

CANALES GILI, Esteban, « 1808-1814 : démographie et guerre en Espagne », *Annales Historiques de la Révolution Française*, 336, 2004, pp. 37-52.

COLSON, Bruno, *Le général Rogniat, ingénieur et critique de Napoléon*, Paris, Economica, 2006.

CORCHADO PASCASIO, María Teresa, « La Guerra de la Independencia en los relatos de militares ingleses », dans Cristina Borreguero Beltrán (Coord.), *La Guerra de la Independencia en el Mosaico Peninsular*, Universidad de Burgos, 2010, pp. 663-672.

DUCERE, Édouard, « Le siège de Saint-Sébastien 1813 », *Bulletin de la Société des Sciences, lettres et arts de Pau*, 25, 1895-1896, pp. 1-43.

ESCRIBANO BERNAL, Francisco, « Los sitios en la Península Ibérica (1808-1814): mucho más que mitos », *Revista de Historia Militar*, 2009, numero extraordinario 2, pp. 195-238.

ESDAILE, Charles J., « Otoño en Castilla la Vieja: la campaña de Burgos y las relaciones hispano-británicas », dans Cristina Borreguero Beltrán (Coord.), *La Guerra de la Independencia en el Mosaico Peninsular*, Universidad de Burgos, 2010, pp. 587-605.

GLOVER, Michael, *Wellington's Peninsular Victories*, Gloucestershire, The Windrush Press, coll. Great Battles, 1996 (première édition 1963).

GUIRAO LARRAÑAGA, Ramón, *San Sebastián 1813*, Madrid, Almena, coll. Guerreros y Batallas, 2011.

- HERRERO PÉREZ, José Vicente, « La guerra de fortaleza en el periodo napoleónico (1796-1815) », *Revista de Historia Militar*, 91, 2001, pp. 129-158.
- LAFON, Jean-Marc, « Les violences sexuelles en Espagne (1808-1814) : ce que révèlent les témoignages », *Bulletin Hispanique*, 108-2, 2006, pp. 555-575.
- LAFON, Jean-Marc, *L'Andalousie et Napoléon. Contre-insurrection, collaboration et résistance dans le midi de l'Espagne (1808-1812)*, Paris, Nouveau Monde Éditions/Fondation Napoléon, 2007.
- LAFON, Jean-Marc, « La poliorcética napoleónica durante la Guerra de la Independencia y los sitios de Cataluña », *Cuadernos del Bicentenario*, 7, 2009, pp. 121-141.
- LAFON, Jean-Marc, « Des violeurs et meurtriers ordinaires ? Les officiers et soldats napoléoniens en Espagne. Analyse du sac de Castro Urdiales (Cantabrie, 11 mai 1813) », *Les Européens dans les guerres napoléoniennes*, dans Natalie Petiteau, Jean-Marc Olivier & Sylvie Caucanas (dir.), *Les Européens dans les guerres napoléoniennes*, Toulouse, Privat, 2012, p. 149-169.
- MEDINA AVILA, Carlos J., « La artillería en la Guerra de la Independencia », *Revista de Historia Militar*, numero extraordinario 2, 2009, pp. 281-317.
- OFLODOR, Linsy, « El holocausto de San Sebastián en 1813 », <http://www.1808-1814.org/colabora/oflodor.html>
- PALACIO RAMOS, Rafael, « El haz y el envés. La fortificación francesa de Santoña y Santander durante la Guerra de la Independencia », *Actas del III Congreso de Castellología ibérica*, A. Ruibal (Coord.), Madrid, Diputación de Palencia, 2005, pp. 915-930.
- PERNOT, Jean-François, « Vauban, le siège devenu réglé ou l'économie des vies militaires », dans André Corvisier & Jean Jacquart (dir.), *Les malheurs de la guerre, I De la guerre à l'ancienne à la guerre réglée*, Paris, Éditions du CTHS, 1996, pp. 247-264.
- ROYNETTE, Odile, « Le village de la mort. Les "atrocités allemandes" en 1870 », dans Anne-Emmanuelle Demartini & Dominique Kalifa (dir.), *Imaginaire et sensibilités au XIX^e siècle. Études pour Alain Corbin*, Paris, Créaphis, 2005, pp. 257-268.
- SÁNCHEZ ARRESEIGOR, Juan José, *Vascos contra Napoleón*, Madrid, Editorial Actas, 2010.
- SARRAMON, Jean, *Napoléon et les Pyrénées. Les chasseurs de montagne et la couverture des Pyrénées (1808-1814)*, Selgues, Le Léopard, 1992.
- TIMBERS, K. A., « Siege artillery in the Peninsular War », *Militaria, revista de cultura militar*, 7, 1995, pp. 227-235.
- VIOLLET-LE-DUC, Eugène Emmanuel, *Histoire d'une forteresse*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1978 (première édition 1874).